

# NOTES DE VOYAGE

1785-1788

---

par

A M I M A L L E T

(1759-1790)

Homme de lettres et voyageur  
issu d'une famille de Rouen  
qui vint s'établir à Genève  
au XVIe siècle.

---

Publiées par le  
JOURNAL DE GENEVE  
en avril 1888

## Voyage à pied au lac de Joux, en octobre 1786

A onze lieues de Genève et à quatre ou cinq au-dessus de Rolle est la vallée de Joux, enclavée dans le Jura et dépendante du baillage de Romainmotiers, un des meilleurs du Pays de Vaud.

Le 6 octobre, Weber, Mallet-Patron et moi, trio de fidèles amis, partîmes pour ce pays séparé des autres par ses montagnes et ses mœurs.

Après avoir couché à Nyon, nous montâmes de grand matin au village de Trélex, ensuite à celui de St-Cergues, frontière du canton de Berne et passage de Suisse en France. Le paysan, libre d'impôts, y jouit en paix du fruit de ses travaux. L'Etat, dit-on, n'exige de la commune que cinq louis par an pour tous droits, quoiqu'il y ait plus de quarante familles. De là leur extrême fécondité. Le guide que nous prîmes avait eu onze enfants d'une femme qui n'a encore que trente-cinq ans. Il nous fit cheminer le long du Jura, tantôt sur les rochers, tantôt sur la pelouse à travers les chênes et les sapins. Après quatre heures de marche commence une pente douce; on descend, la vallée s'ouvre et le lac de Joux paraît, bordé de prairies, de troupeaux et de villages, enfermé entre deux collines couronnées de sapins. Les forêts sont sur les hauteurs; il n'y a point d'arbres dans la plaine; c'est un tapis de gazon jeté sur un espace de quatre lieues de longueur sur une demi-lieue de

largeur. La verdure en est vive, et sans autre mélange que celui des eaux limpides qui l'entretiennent. L'Orbe, rivière paisible et pure, arrose mollement le milieu de ces prés et se perd enfin dans le lac. Les deux seuls arbres fruitiers que nous aperçûmes avant d'être arrivés au bout de la vallée étaient deux petits pruniers sous l'abri d'un toit chargé de les préserver. Cette espèce de nudité nuirait peut-être à l'effet du tableau, si elle n'était compensée par la fraîcheur de l'herbe épaisse dont le pays est couvert, par les troupeaux nombreux et bien portants qu'on voit brouter avec complaisance et dont retentissaient au loin les sonnettes et les mugissements, enfin par cette multitude d'habitations propres et commodes répandues par groupes ou isolées, indice de richesse et de population.

Toutes ces maisons, ainsi que les églises, sont bâties en pierre et recouvertes de *tavillons* ou tuiles de bois, tant sur le toit que du côté du midi. Dans l'intérieur, des meubles simples, l'attirail de la laiterie, une provision de bois, quelques bonnes chambres et au centre une cuisine, éclairée par le haut d'une vaste cheminée. Les hommes, vêtus d'un gros habit de drap, bien faits et robustes. Les femmes, jours et dimanches, en vestes et jupes semblables à celles de nos servantes, la taille aisée, le teint superbe et les traits intéressants. Point de luxe, point de recherche, partout bonhomie et simplicité. Avec l'étranger, ce n'est point cet empressement dicté par une politesse trop souvent intéressée, ni cette froideur d'indifférence et d'égoïsme qui re-



pousse au lieu d'attirer ; c'est quelque chose d'honnête qui, sans hauteur et sans prétentions, se met presque au niveau de celui qui arrive ; on lui tend la main et on le fait avec cordialité, avec gaieté, et surtout avec ce bon sens si précieux et si rare ; on entre dans ses besoins et insensiblement on devient son ami.

Si le goût de la musique annonce une âme sensible, on ne peut le refuser aux habitants de ce pays. Ils n'ont point de théâtre, ils ne connaissent ni Piccini ni Glück, mais la nature est leur maître et la divinité l'objet de leurs concerts. On nous avait parlé de la beauté de leur musique sacrée, surtout de celle du village qu'on appelle le Sentier, mais on nous avait prévenus que le sermon ne la vaudrait pas. Il est fixé à dix heures, mais M. le pasteur ne vint qu'à onze. Il sort de la cure, la cloche retentit dans la vallée, les fidèles arrivent de toutes parts et le temple se remplit. Avant d'entrer, les femmes avaient soin d'ôter et chapeaux et manteaux ; chaque sexe se place séparément et le pasteur monte en chaire. On commença par un baptême. Le père et deux parrains, d'ailleurs vêtus simplement et les cheveux sans poudre, avaient une longue épée au côté. L'enfant criait et le pasteur élevait la voix pour se faire entendre, quand tout à coup une chèvre entre sans façon dans l'église ; la voilà déjà au milieu lorsqu'un bras scandalisé l'expulse avec violence et referme la porte sur elle.

Le chant commença. Quiconque n'a entendu que nos sons traînants ne peut s'en former une idée. Rien à la fois de plus sim-

ple et de plus imposant. Chez nous, les notes sont égales, et par conséquent monotones. Ici, la différence des rondes et des blanches est exactement observée. Un chanteur bat la mesure et pas une voix ne la manque. Quatre trompettes fort douces soutiennent le chant à quatre parties, et toutes ces voix célèbrent l'Être tout-puissant. Ce concert si pur, si parfait, dans un pays perdu au milieu des montagnes, remue puissamment l'âme et l'attache plus fortement à la piété et à la vertu.

Il y a quatre chants successifs : celui de toute l'assemblée avant le sermon; celui des plus belles voix accompagnées d'une basse, tandis qu'après la prédication on recueille pour les pauvres; encore un chant général après la dernière prière; enfin, pendant que les femmes sortent, un concert de voix d'hommes soutenues de la basse. Nous aurions passé notre vie à savourer cette musique; c'est la passion du pays, car on chante aussi à quatre parties dans les cabinets de travail, et l'on est tout étonné, en entrant chez un lapidaire ou un horloger, d'entendre entonner un psaume.

Le sermon du pasteur n'y répondit pas. Son texte était : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve »; mais s'il était content, nous ne l'étions guères, et à la lettre on souffrait de l'entendre. — « Non, ce n'est pas prêcher, » nous disait en sortant un habitant du lieu, « c'est déchirer la Parole de Dieu. » — « Avant lui, j'aimais les sermons, » ajoutait notre hôtesse; « nous avions M. Réal, et M. Bridel qui a fait des



élèves dans tout le Pays de Vaud. M. Rochat de l'Abbaye est encore des bons, mais depuis qu'on nous a envoyé celui-ci de Lausanne, le bon Dieu me le pardonne, je ne peux plus aller à l'église. » — Ces gens se plaignent aussi de ce qu'il vit tout seul chez lui comme un ermite, de ce qu'il ne va jamais les voir et est inaccessible. Messieurs de Berne, en lui ôtant sa place, rendraient un grand service à son troupeau, qu'un tel homme ne peut que gâter. Combien il est à désirer que ces bonnes gens soient entretenus dans leur pureté primitive !

Au village nommé le Lieu, j'allai voir le doyen de toute la vallée, le vieux Jean-Jacques Nicole, âgé de 96 ans, lisant encore sans lunettes et récitant à qui veut l'entendre un long cantique composé dans le pays en 1717, après la bataille de Vilmergen, où lui-même a été blessé en combattant pour sa patrie. Ce cantique est du même style que nos anciennes chansons d'Escalade, et après le simple récit des faits, il finit par rendre gloire « au Tout-Puissant des succès de Berne et Zurich. » L'onction de celui qui le prononçait, ce front ridé qui s'épanouissait au souvenir de ses anciens exploits, le silence des assistants qui semblaient écouter un ancien oracle, et les comparaisons que je faisais entre leurs malheurs et les nôtres, tout augmentait pour moi l'intérêt de la scène. « J'aime mon pays, me dit ce brave homme, et j'ai eu du plaisir à verser mon sang pour lui. Messieurs de Berne m'ont pensionné tant que j'en suis resté malade. Pour à présent, comme je ne le suis que de vieillesse, ils

m'ont ôté ma pension, mais, le bon Dieu les bénisse ! mes enfants ont soin de moi, et bientôt je ne serai plus. » Je lui fis espérer qu'il arriverait à la centaine révolue, et lui promis de venir le voir le premier jour de son second siècle. « Si Dieu le veut, » ajouta-t-il, et il fit des vœux pour moi.

Nous vîmes au Pont un autre vieillard non moins vénérable. Comme nous désirions arriver de bonne heure à la cime du Vaultion, Weber était allé presser notre déjeuner. « Il faut, lui répondit un homme déjà vieux, que ceci se finisse avant, » et il mit un pot vers le feu. « Qu'est-ce que cela ? » « C'est du chocolat pour mon père. » « Votre père ? pouvez-vous avoir encore un père ! » — « Je suis son fils aîné ; il a eu soin de nous ; nous avons soin de lui. Il est juste que le père de cent-neuf enfants soit servi comme il le mérite. » — « Il est donc bien âgé ? » « Il n'a que quatre-vingts ans, mais il est tourmenté de rhumatismes, et depuis Pâques il n'a pas un instant de bon. » Nous demandâmes à voir le respectable patriarche. On nous introduit dans sa chambre. Il reposait sur un fauteuil, le front sillonné par les rides et par la douleur, mais au travers du ravage des ans perçait la noblesse des traits et la sérénité de l'homme de bien qui touche au bout de la carrière. Il était sourd, mais aidé de Moïse, son fils aîné, il comprenait la part sincère que nous prenions à ses maux, et ne pouvant qu'à peine articuler des sons, il nous remerciait des yeux. Moïse, en l'approchant, ôta son bonnet, et découvrait une tête respectueuse qui



commençait elle-même à blanchir. Ce fils aîné, âgé de 62 ans, n'a jamais voulu se marier pour soigner son père plus librement. « Mon père, nous dit-il, devait étudier ; il était allé pour cela au collège de Lausanne, et il serait notre pasteur, sans l'accident qui l'a rendu sourd. En s'amusant avec ses camarades, il fit une chute effroyable et demeura plusieurs jours sans connaissance au point qu'on le crut mort. On allait l'enterrer, lorsqu'au bout de sept jours il revint à lui, sans autre mal que cette surdité. Il revint à la Vallée, se maria à 17 ans avec une fille de 15, et le bon Dieu les a bénis ; il avait dix-huit ans quand je naquis. J'ai étudié à Lausanne sous le même régent que lui. Nous ne pouvions nous rassasier de voir l'union de cette famille, et ce concert de tous à honorer les cheveux blancs de leur père.

Cette postérité de cent-neuf descendants étonne beaucoup moins ces bonnes gens que ne ferait le prodige, inouï chez eux, de n'avoir qu'un fils unique. « On naît ici beaucoup plus qu'on ne meurt, » me disait le bon Nicole ; « depuis que je me connais la population a plus que doublé. Nos trois paroisses, le Chenit, le Lieu et l'Abbaye, fournissent entre elles pour la milice 640 hommes, que l'on divise en quatre compagnies, et dont le Chenit donne la moitié ; mais l'établissement est ancien, et aujourd'hui si l'on voulait, on ferait au besoin huit compagnies, sans y comprendre les absents. » D'où il paraît que la population est de six mille âmes au moins.

Chaque paroisse a plusieurs villages, dont les principaux ont été fondés par un Ray-



mond et un Rochat, dont la postérité s'est multipliée, et dont les noms reviennent sans cesse, surtout celui de Rochat. Il y a bien dans la vallée 400 feux de ce nom.

Les prairies et les bestiaux, quelques champs d'orge et d'avoine, quelques carrés de légumes, l'excellent poisson des lacs, quelques forges de fer, et les bois que l'on scie en planches suffisaient à la Vallée quand elle ne regorgeait pas d'habitants. Aujourd'hui on y voit beaucoup d'horlogers et de lapidaires. Cette espèce d'industrie malheureusement nécessaire doit nuire par degrés aux mœurs ; on s'en apercevra tous les jours davantage, et l'âge d'or, toujours vainement regretté, n'existera plus que dans le souvenir. Le commerce inspire l'envie de voyager ; on sort du pays de bonne heure, et dans les climats étrangers on perd la santé, souvent plus encore. Nous fûmes conduits à la Dent de Vaulion par un Rochat de vingt-deux ans, qui huit ans auparavant avait été à Paris, suivre au métier de lapidaire, de là s'était engagé pour la guerre d'Amérique, y avait servi quatre ans, était revenu en Europe, s'était trouvé au combat d'Ouessant, et réformé à la paix, avait fini par travailler à Genève comme indien chez M. Fazy, d'où il était revenu chez lui ; mais il n'avait plus ce teint frais et vermeil de ses compatriotes. Il n'est pas jusqu'aux curieux attirés chaque année dans ce pays qui ne doivent à la longue altérer sa simplicité, car les voyageurs philosophes sont plus rares que les autres.

On nous apprend que plusieurs y viennent sur la réputation des truites et des bro-

chets. La Vallée compte en effet cinq pièces d'eau poissonneuses ; deux étangs, l'un naturel, près du hameau du Séchay, entre le grand lac, le Lieu et les Charbonnières, l'autre artificiel, adossé contre ce dernier village, et trois lacs, tous remarquables, le grand lac de Joux, celui des Brenets, et le lac *ter* ou *troisième lac* en miniature, environné d'herbes flottantes et élevé au-dessus du niveau du grand lac, quoiqu'il n'en soit séparé que par une colline. Ces trois lacs gèlent de Noël à Pâques ; alors on les traverse à pied et en traîneau.

Le grand lac a deux lieues de longueur sur vingt minutes de largeur. Après avoir reçu l'Orbe à son extrémité occidentale, il se dégorge de l'autre par un canal étroit, couvert d'un pont de bois, dans le lac des Brenets, qui a une lieue de tour et qui termine la vallée. Vers son extrémité, les coteaux se resserrent et il devient très profond. Messieurs de Saussure et Pictet le parcoururent en bateau, mais, moins heureux que d'autres voyageurs, ils furent surpris par l'orage ; une de leurs rames se cassa, ils n'en avaient point pour la remplacer ; il fallut rejoindre les deux moitiés, et éviter avec effort cette côte escarpée et dangereuse. Nous en essayâmes le tour à pied en commençant aux Charbonnières, ce qui n'est pas facile, parce qu'à mesure qu'on avance, le rivage se rétrécit, la colline se rapproche de l'eau, et devient enfin comme un mur perpendiculaire. En un endroit l'eau du lac avait creusé dans la colline ; il nous fallut chercher au-dessus un sentier étroit où nous défilâmes en surplom-



bant l'onde.

Ce lac n'a d'autre écoulement que des sortes d'entonnoirs tant naturels qu'artificiels, où il se précipite et disparaît, à travers les interstices de la pierre calcaire dont le fond est composé. Les entonnoirs artificiels sont proprement des puits creusés au bord et à niveau du rivage et qui, communiquant au lac par des canaux servant à le dégager, empêchent ses eaux de monter et d'inonder les prairies. Le plus étonnant de tous est un entonnoir naturel au nord-ouest du lac, au pied de la colline ; l'eau s'y engouffre avec tant de furie qu'elle détache souvent des fragments épais du rocher, et qu'on en voit des feuillets énormes encore faiblement attenants au mont et suspendus sur l'abîme, et prêts à s'y précipiter ; ils boucheraient l'ouverture si l'on n'avait eu soin d'y placer des appuis à une grande hauteur. A l'entrée du gouffre est un moulin à scie appelé Bon-Port, et dont l'activité est telle que la scie mord dans le bois de 15 pouces par minute.

A cet endroit, la vallée finit, et l'eau des lacs et de l'Orbe, engloutie dans les ouvertures, paraît absolument perdue, mais la nature bienfaisante la fait filtrer par un lit invisible et sous les racines des monts pour la faire reparaître à une lieue de là, également abondante et pure ; c'est ce qu'on appelle *la source de l'Orbe*, et qui n'en est que la renaissance. L'eau sort en bouillonnant de sa longue prison par une bouche large de 16 pieds sur laquelle pèse un rocher en forme de croissant, élevé d'au moins trente toises et couronné de noirs sa-

pins. Cette eau limpide et transparente, pressée dans son cours à droite et à gauche par deux monts hérissés de hêtres et de pins antiques et sombres, mugit à travers les cailloux sur un lit tapissé de mousse qu'elle blanchit de son écume ; elle remplit l'air d'une vapeur douce qu'entretient l'ombrage des bois et qui rafraîchit et délasse. M. de Saussure n'hésite pas à la préférer à Vaucluse pour cette fraîcheur bienfaisante et la majesté des forêts.

Un fait récent vient de prouver sa communication souterraine avec les lacs de Joux. En 1776, ces lacs s'élevèrent au dessus de leur niveau ordinaire et les entonnoirs engorgés faisaient craindre une inondation. Pour les réparer, on voulut commencer par les mettre à sec, ainsi que le petit lac qui les alimente. Dans ce but, on ferma par une forte digue le canal par où le grand lac se dégorge dans le petit lac. Déjà ce dernier baissait, et le grand s'élevait de douze pieds, lorsque la digue en éprouva une telle pression que tout à coup elle rompit ; l'eau, jusqu'alors retenue, se précipite avec fracas du grand lac dans le petit, bouleverse celui-ci et le trouble jusqu'au fond, s'engouffre dans les entonnoirs, toujours remplie de vase, et bientôt, à une lieue, rend fangeuse la source de l'Orbe, qui ne redevint pure qu'avec les lacs.

En sortant de la Vallée, nous gravîmes sans peine en moins d'une heure la Dent de Vaulion, cîme du Jura la plus élevée après celle de la Dôle. Quelle volupté, au commencement d'un beau jour, de respirer sur ces hauteurs cet air pur, éthéré, inconnu



dans la plaine, et de voir à ses pieds vingt lieues à la ronde de ce pays si richement décoré par la nature ! Là Neuchâtel, Yverdon, leurs vignobles et leur beau lac ; plus loin celui de Morat, près duquel le duc de Bourgogne expia sa témérité ; au Nord, Pontarlier, frontière de France, de ce royaume protecteur des républiques voisines ; au Midi, ce lac de Genève, *le premier de tous* ; au delà, les cimes majestueuses de ces Alpes, qui de partout viennent borner notre horizon, et dont la plus élevée ne devait qu'après 6,000 ans être reconnue par l'homme (il n'y a que trois mois qu'on est parvenu à la cime du Mont-Blanc). Enfin, cette humble et paisible vallée dont nous venions de sortir, retraite du bonheur et de la vertu... On montre sur la cime un trou, creusé par un seigneur, Malherbe, dans l'espoir d'y trouver de l'or. Au lieu de se bercer de si vaines chimères, que ne regardait-il autour de lui ? Ces côteaux chargés de vignobles, ces verdoyantes prairies, ces champs couverts de moissons jaunissantes : voilà les véritables mines d'or qui toujours paient avec usure les utiles travaux de l'homme.

On descend par un sentier de gazon presque jusqu'au pied du mont, d'où l'on peut rentrer dans la vallée à gauche, ou suivre à droite un chemin rocailleux jusqu'aux chaumières d'Allara. Là, on trouve au besoin des guides pour aller voir la source de l'Orbe.

Elle est, à demi-lieue de Vallorbes, gros bourg, où le fer en gueuse, reçu de la Franche-Comté, se coule en lingots et s'allonge en barres pour être envoyé à Genève ou ailleurs.

## Addition à mon voyage à la Vallée de Joux

Dans un second voyage à la Vallée, dix mois après le précédent, avec M. le professeur Claparède et son aimable famille, je me hâtai d'aller revoir mes vieux amis Nicole et Rochat, et j'eus la douleur d'apprendre que ces braves gens étaient morts. Nicole n'avait survécu que de six mois à notre visite ; on me raconta sa paisible fin.

Le vieux patriarche Rochat, tige des cent neuf descendants, l'avait précédé de trois mois. Son fils, constant à lui rendre les mêmes soins, l'avait veillé quatre-vingts nuits de suite. « Mes enfants, dit-il à ses derniers moments, je sens que j'ai fait ma paix avec Dieu ; puissiez-vous vivre de manière à venir me rejoindre. » Le cortège de ses funérailles fut suivi de ses nombreux descendants et du village entier.

Un jeune Rochat étudie à Genève la théologie. M. Claparède, son professeur, se fit conduire chez sa mère aux Charbonnières... En la quittant, un petit garçon proprement vêtu nous demanda l'aumône.

— Tu ne parais avoir besoin de rien, lui dîmes-nous.

Il baissait les yeux sans répondre.

— N'est-ce point pour te divertir que tu demandes l'aumône ?

— Oui, répond-il en souriant et relevant les yeux, demi-honteux.

Sa naïveté lui valut ce qu'il avait demandé. Il n'y a point dans la vallée de mendiants de profession. Les vieillards, les infirmes et les orphelins hors d'état de gagner leur vie sont vêtus et nourris par la com-



mune. Elle possède plusieurs moulins, les moulins de Bonport et les cabarets. Elle les amodie et on la paie en grains, en pain et en argent, dont la plus grande partie se distribue aux indigents et dont l'excédant se partage entre plus de deux mille communi-  
niers.

Au village de l'Abbaye, le pasteur Rochat nous ouvrit sa cure et nous fit accepter deux chambres. Il est considéré dans la vallée comme un homme attaché à ses devoirs et qui prêche ce qu'il pratique. Mais, peu accoutumé à des auditeurs tels qu'un professeur genevois, il voyait avec quelque peine que M. Claparède arrivât le samedi soir pour l'entendre le lendemain.

— Si j'avais été prévenu d'avance, j'aurais, comme on dit, mis le pot-au-feu.

Malgré sa modestie, son sermon fut rempli d'une morale pure, débité sans emphase et parfaitement assorti à ceux auxquels il s'adressait. Nous le questionnâmes sur ses brebis.

— Je suis content, dit-il, de mon troupeau. Les habitants de cette vallée sont généralement honnêtes, doux et, hors un petit nombre, ils ne sont point enclins à cette ivrognerie dont est infecté le reste du Pays de Vaud. Nous n'avons pas de vignes, j'en conviens, et sur ce point notre vertu en est un peu moins méritoire, mais la Côte n'est pas bien éloignée ; cependant il y a peu d'excès. On n'est pas assez riche pour être oisif. Les jours s'écoulent utilement. Le travail rend les ménages heureux.

---